

Histoire d'enfant

Ma sœur Marie portait une robe longue : c'était déjà une dame.

M'sieu Pista était un beau jeune homme et fumait des cigares...

M'sieu Pista venait tous les jours chez nous ; il nous parlait du temps qu'il faisait.

— Il fait beau temps, aujourd'hui, disait-il.

Et ma sœur Marie répondait :

— Bien sûr ! ...

Ou bien il disait :

— Le temps est convert, aujourd'hui !

Et ma sœur Marie, alors, d'ajouter :

— Il s'éclaircira peut-être !

L'oncle Pista, c'était un brave garçon. Si je m'aseyais alors près d'eux il me donnait un sou pour aller chez le marchand de bonbons et m'acheter des sucreries.

Mais il me recommandait de ne pas aller chez celui d'à côté, mais bien chez le confiseur, au bout de la rue ; celui-là, prétendait-il, avait de meilleures marchandises et en donnait davantage.

— Surtout, ne va pas trop vite ! me conseillait-il, sans quoi, tu vas te casser la jambe !

Mais je n'obéissais pas... Comment peut-on aller lentement, quand on va acheter des bonbons ? Et puis, je n'ai jamais eu l'habitude de me casser la jambe dans les escaliers.

Je revenais alors, me rasseyais près de sœur Marie et suçais mes bonbons.

L'oncle Pista caressait mes cheveux, me donnait encore un sou pour que j'aille maintenant m'acheter du flan ou de la tarte aux pommes, et m'enjoignait à nouveau d'aller très loin et très lentement, parce que, disait-il :

Qui trop se presse, ne devient jamais un sage.

Il me donnait ainsi quatre à cinq fois des sous dans un après-midi. Je ne crois pas qu'un prince fût mieux traité et plus choyé que moi.

Quelquefois, il m'envoyait de l'autre côté de l'eau pour acheter des figures de Smyrne chez un marchand qui en faisait sa spécialité.

Un jour, enfin, je fus fatigué de toutes ces douceurs ; je ne voulais plus de ces bonbons, ni de ces gâteaux, et l'oncle Pista m'offrit alors beaucoup de sous pour m'acheter ce que je voudrais. Je mis les sous dans ma poche, mais je dis que je ne voulais pas sortir, ni acheter des bonbons, ni en manger.

Rien ne me tentait.

Alors, il me prit gentiment sur ses genoux, cacha ma tête sous son manteau, tandis que j'entendis un bruissement de lèvres.

J'aurais bien voulu savoir comment il faisait cela avec sa bouche, mais il ne me laissa pas voir une seule fois.

Et tous les deux, ils riaient de ma curiosité. Ma sœur Marie était rouge comme une cerise.

Un jour, ils me dirent qu'un petit oiseau allait partir par la cheminée et de le guetter au moment où il sortirait.

Je passai tout un après-midi près de la cheminée, mais l'oiseau ne sortit pas, parce que, sans doute, ils parlaient à voix basse dans l'autre chambre, et que ce bruissement de lèvres s'y répétait à chaque instant...

Maman était toujours sortie à ces occasions ; elle était à l'Eglise, aux vêpres ou au salut.

Une fois, elle rentra plus tôt qu'on ne l'attendait. M'sieu Pista en fut tout décontenancé, et Marie aussi. Moi, je ne l'étais pas...

— Que faite-vous là ainsi ? demanda maman à m'sieu Pista. Cela ne me plaît pas, entendez-vous ? Allez-vous en, dit-elle après.

Ce moment terrible !... Je demandai plus tard à ma sœur Marie pourquoi il fallait que l'oncle Pista s'en aille.

— Parce qu'il n'a pas d'argent, me répondit-elle tristement.

— Pas d'argent ? disais-je, étonné ; mais certainement il en a plein ses poches !

Une fois, sœur Marie sortit avec l'oncle Pista pour se promener.

Ils me donnèrent une lettre.

Sœur Marie me dit :

— Fais bien attention de la remettre à maman !

Je restai près de la lettre jusqu'au soir. Lettre mi-érable ! Je la menaçai : "Tu ne t'en ira pas lui disais-je."

Maman revient le soir, et après avoir lu la lettre, elle se mit à pleurer en s'écriant :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Et elle se jeta dans un grand fauteuil en sanglotant. Je lui dis :

— Et pourquoi pleures-tu ?

— Le misérable ! le misérable ! répondit-elle.

— Qui, mi-érable ? demandai-je.

— Ton m'sieu Pista, Pista... ah ! Pista...

— Mais non, dis je courageusement en prenant sa défense. Oncle Pista m'achète toujours des bonbons.

Là-dessus, elle a continué à pleurer en m'appelant le bourriquet.

Beaucoup de temps pa-sa...

Les arbres avaient mis une robe jaune, et comme il faisait très froid, ils l'enlevèrent bien vite et s'enveloppèrent de fourrures blanches.

Or, un jour, — j'allais alors à l'école, — je rencontrai sœur Marie.

Comme nous nous embrassâmes, et comme nous fîmes heureux !

Elle ne cessait de me caresser ; après elle me mit dans un omnibus et me prit avec elle, m'emmenant très-loin, très-loin, dans une petite maison.

Je trouvai là l'oncle Pista, et aussi un petit Jose ; h !

— Regarde, c'est la mère Gigogne qui l'a apporté.

— La mère Gigogne ? demandai-je, qui te l'a apporté ?

— Oui, pour moi ! fit-elle.

— Dis-lui donc qu'elle m'en apporte aussi un !

J'aurais bien aimé l'avoir, le petit Joseph ; il souriait si gentiment, souriait... il pouvait aussi prendre son petit pied dans sa main et s'amuser à le mettre dans sa bouche.

Oncle Pista et sœur Marie me demandèrent alors ce que faisait maman.

Je leur répondis que le matin elle faisait le café et le soir la soupe quand je revenais de l'école... et qu'hier nous avions mangé du riz au lait que j'aimais tant.

— Est-ce qu'elle pleure beaucoup ? demandèrent-ils.

— Non, seulement quand elle en a le temps !

— Est-ce qu'elle parle de nous ?

— Oh ! oui ; elle dit que pauvre Marie s'est sauvée avec un misérable. Et elle prie tous les jours devant le portrait de sœur Marie.

Alors ils ont rempli mes poches de gâteaux et dans une de mes poches ils mirent le portrait du petit Joseph après avoir écrit :

"Le petit-fils à sa grand'mère !"
Alors ils me reconduisirent à l'omnibus et m'envoyèrent à la maison. Là, on me cherchait partout.

— Est-ce que tu n'es pas tombé dans la rivière ? me demanda le concierge.

Le concierge a toujours des idées si bêtes ! Mais maman m'a demandé la même chose, et maman n'est pas bête !

— Comment aurais-je pu tomber dans l'eau ? répondis-je, j'étais chez sœur Marie.

Maman me saisit violemment par la main et m'emmena en haut en courant si fort que je faillis tomber.

— Où étais-tu me redemanda-t-elle quand la porte fut fermée et que nous fîmes seuls, et cela d'une voix qui me glaça et que je pouvais à peine respirer.

— Cher sœur Marie ! répondis-je.

— Et où est-elle ?
— Chez m'sieu Pista, pard !
— Et où demeure M. Pista ?
— Dans la rue des Fleurs, à V...
— Et qu'as-tu vu, chez eux ?
— Rien ! Ah ! si, un petit Joseph.
— Comment, un petit Joseph ?
— Oui, tout petit, petit ! petit comme ça ! dis je.

— Petit comme ça ?

— Petit comme mon bras ; il est couché dans des langes, il rit et son rit toujours et lève son petit pied en l'air. D'ailleurs, voilà son portrait !

Maman m'arracha le portrait des mains, s'approcha de la fenêtre ; puis elle se mit à pleurer, puis à rire...

Quand elle pleurait, elle secouait la tête, et quand elle riait, elle regardait le portrait...

C'est qu'aussi on ne peut pas regarder le petit Joseph sans rire.

Guerit Gratuitement les Hommes Faibles

Envoyez votre nom et votre adresse aujourd'hui.
Vous pouvez l'avoir gratuitement et être fort et vigoureux pour la vie.

PROCURE L'AMOUR ET LE BONHEUR DOMESTIQUE



L. W. KNAPP, M.D.

Comment n'importe quel homme peut-il être rapidement guéri après des années de souffrances, de faiblesse sexuelle, perte de virilité, pertes séminales, varicocèle, etc., et ramener les petits organes affaiblis à leur grandeur et vigueur naturelles.

Envoyez simplement votre nom et votre adresse au Dr. L. W. KNAPP, 2143 Edifice Hull, Détroit, Mich., et il vous enverra volontiers la recette gratuite avec directions complètes, qui permettra à n'importe quel homme de se guérir facilement lui-même à domicile. Ceci est certainement une offre des plus généreuses, et les extraits suivants de sa correspondance journalière montrent ce que les hommes pensent de sa générosité.

Cher monsieur. — "Veuillez accepter mes remerciements sincères pour la lettre reçue récemment. J'ai fait un essai consciencieux de votre traitement et j'en ai retiré des bénéfices extraordinaires. Il m'a complètement renforcé. Je suis ainsi vigoureux que lorsque j'étais petit garçon et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux."

Cher monsieur. — "Votre méthode agit admirablement. Les résultats sont exactement ceux que j'attendais. Ma force et ma vigueur sont entièrement revenues, et la reconstruction est tout à fait satisfaisante."

Cher monsieur. — "J'accuse réception de la vôtre et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de la recette telle qu'indiquée et je puis dire en toute vérité que c'est un spécifique pour les hommes faibles. Ma force, ma vigueur et ma croissance sont grandement améliorées."

Toute correspondance strictement confidentielle, envoyée dans une enveloppe ordinaire cachetée.

La recette est gratuite pour celui qui en fait la demande et il veut que tout le monde l'emploie.

En écrivant, mentionnez le CANARD